

JOSÉ CABANIS

de l'Académie française

DIEU ET LA NRF

1909-1949

nrf

GALLIMARD

Rivière et Fournier

Retour d'une mystérieuse absence, on voit Augustin Meaulnes porter « un étrange gilet de soie », « un gilet de marquis », seul témoignage sur l'aventure qu'il vient de vivre, « une fête étrange », titre de trois chapitres du roman d'Alain-Fournier. Les donneurs de sérénades avaient de « courtes vestes de soie » dans les *Fêtes galantes* de Verlaine. « Je ne peux pas m'arracher *Mandoline* de la mémoire », écrivait Jacques Rivière.

Ce poème, *Mandoline*, était devenu une mélodie de Debussy, que Fournier avait un jour demandé à un ami de lui chanter : « J'ai eu, dit-il, une crise de sanglots terrible. » Une lettre de septembre 1908, au petit B., évoque « les donneurs de sérénades », les « longues robes à queue », et cette fois Fournier s'identifie à « l'éternel Clitandre » de Verlaine.

Autre poème du même recueil : *Clair de lune*, et une mélodie de Fauré que sa sœur, rapporte-t-il, avait copiée. Avril 1906 : « J'entends ma mère et ma sœur qui jouent en ce moment : *et leur chanson se mêle au clair de lune... Au calme clair de lune...* » On y aperçoit des masques, un peu tristes « sous leurs déguisements fantasques ». Tels seront, dans le roman, destinés aux invités de la fête, les « fins gilets très ouverts », « les redingotes

à haut col de velours », « costumes de jeunes gens d'il y a longtemps ». Et la fête finira tristement.

Ainsi cette fête du *Grand Meaulnes* reprend-elle, à peine transposée, les *Fêtes galantes* où se sont rencontrés les génies de Paul Verlaine, de Claude Debussy et de Gabriel Fauré. On comprend que l'élégante, diaphane et fuyante Yvonne de Quièvrecourt, devenue Yvonne de Galais (« son corps que je n'ai jamais imaginé,... auprès d'elle, je ne pensais pas à son corps... ») y conduise une vaine pavane. On ne sera pas surpris, le jour où le jeune Fournier la poursuivait et qu'elle montait dans un tramway, si « sa longue traîne marron » s'accroche et en est un peu déchirée. « Les hauts talons luttaienent avec les longues jupes... », c'est le premier vers des *Ingénus*, dans les *Fêtes galantes*, où « les belles » disent des mots « si spécieux, tout bas, que notre âme depuis ce temps tremble et s'étonne ». De même ne seront pas oubliés les quelques mots prononcés, en 1905, boulevard Saint-Germain, par Yvonne de Galais.

Elle est aussi, avec son visage « enfantin », Infante promise après cette courte pavane, à la mort, la Mélisande de Maeterlinck et de Debussy. Quand elle a dit son nom au timide potache, soudain enhardi, qui l'avait abordée, c'est le nom de Mélisande qu'il avait attendu. Il lui avait dit : « Vous êtes belle », comme il est dit à Mélisande, découverte perdue dans la forêt. Et quand elle est surprise, parlant à Pelléas qui est au pied de la tour, « Vous êtes des enfants », constate Golaud. Yvonne de Quièvrecourt en avait convenu à son tour : « Nous sommes des enfants. »

Augustin Meaulnes la retrouvera, pour une nuit de noces, et on l'imagine lui disant : « Je pars demain », comme Pelléas à Mélisande, et ce sera aussi « pour toujours » puisqu'à son retour elle sera morte. Cette mort est celle de Mélisande. Un vieillard parle à la mourante, qui regarde obstinément vers la fenêtre, et quitte ce monde laissant près

de son lit une petite fille. Augustin Meaulnes emporte la sienne pour de « nouvelles aventures ». Chez Debussy, « c'est le tour de la pauvre petite ». Chaque fois la suite de l'histoire sera celle de l'enfant, que nous ne connaissons pas.

Pelléas, disait Rivière, « le demi-jour et le demi-mot, la passion contenue, la main sur la bouche pour étouffer le cri, et l'intensité sourde que prennent ainsi les élans arrêtés... N'est-ce pas honteux de trembler de joie — ce matin à huit heures — en pensant que j'entendrai *Pelléas* ce soir ? » Cette œuvre, disait Fournier, qui devrait susciter « des exclamations de joie et d'amour, ... la poésie de l'amour, de la fièvre, des parcs, de la fraîcheur, ... passionnés sanglots de *Pelléas* ». Il lui arrivait de se chanter à lui-même des « bribes » de la lettre de Golaud, se rappelant « les grandes ondes de l'orchestre ».

Musique et poésie, c'est la seule source d'inspiration qui vaille pour *Le Grand Meaulnes*. Jacques Rivière pouvait dire en 1907 qu'il avait déjà « entendu onze fois *Pelléas* », et un peu plus tard : « Comprendra-t-on longtemps encore le pouvoir de *charme* que l'œuvre recèle ? » Ce *charme* dont Alain-Fournier était pénétré (« Je ne suis pas d'ici », avait-il, comme Mélisande) est celui du *Grand Meaulnes*, musique et poésie mêlées à une humble réalité villageoise, la cour de l'école, les bancs et l'odeur de la classe, les querelles des écoliers, transfigurés par les souvenirs d'enfance. « Je n'aime la merveille, dit Alain-Fournier, que lorsqu'elle est étroitement *insérée* dans la réalité. »

Cela reconnu, *Le Grand Meaulnes* n'a pas besoin de notes, références ou éclaircissements. Cette synthèse heureuse en fait le prix, monde à part qui se suffit à lui-même. Nous n'avons que faire de l'autre réalité, de celle que découvrent les érudits : l'école d'Épineuil, la petite modiste qui fut changée en Valentine, et même Yvonne de Quièvrecourt.

Mieux vaut lire ce livre sans savoir rien d'autre, qui ne peut que l'alourdir, sinon le détruire.

Et pourtant, bénis soient les érudits. Quand on a refermé *Le Grand Meaulnes*, grâce à eux une porte s'ouvre, imprévue, qui donne accès à un autre monde encore : on se dit que l'auteur mérite certainement d'être connu. Rien n'égale le travail de Jean Loize, *Alain-Fournier, sa vie et le Grand Meaulnes*¹. On y suit, jour après jour, la trace de cet Henri Fournier qui choisit le prénom d'Alain. Cette vie, et tout ce qu'on en a dit ou écrit, les correspondances d'Henri Fournier et de ses amis, les œuvres de sa sœur et de son neveu, ces livres nés du *Grand Meaulnes*, qui sans lui n'existeraient pas, et où se mêlent de nouveau réel et imaginaire, passions et disputes, drames et joies, cela donne un autre roman dont le maître d'œuvre fut longtemps Isabelle Rivière. Son mari disait d'elle : « Il y a de grandes âmes comme Isabelle qui se jettent contre l'horreur des choses, comme aux naseaux d'un cheval emporté. »

Elle avait donc épousé le meilleur ami de son frère. « Je vous assure, dit-elle, que ni Jacques ni Henri n'ont jamais été des hommes. » (Ils le sont devenus tardivement, il est vrai.) Là-dessus, elle bâtit son histoire, selon son rêve et sa vertu. L'attachement poétique de son frère pour une jeune beauté, très peu charnelle, disparue aussitôt qu'entrevue, convenait à Isabelle. « Cet amour, si étrangement né et avoué, fut d'une pureté si passionnée... » Ce propos de son frère, elle ne fit que le reprendre, montrant un adolescent éternel affamé de pureté, et n'ayant jamais aimé que l'évanescence Yvonne de Quièvrecourt. De même Jacques Rivière, son mari, ne se déprit jamais de son épouse, en dépit d'aventures sans importance. Deux innocents, dont elle entreprit de célébrer l'édifiante vie. Mais, au passage, elle nous en apprend beaucoup.

1. Hachette, 1968.

Son frère plaisait, et aimait plaire. Évoquant le corps de la femme, il eut très tôt ce mot : « Voici la forme humaine de nos désirs. » Mais aussi : « Le plus intime et le plus cher moi-même ne connaît la femme que comme une mère avec une robe. J'attends, sans y penser, le chaste dévêtement. » Il y vint.

Une première idylle, avant sa rencontre du boulevard Saint-Germain, le montre réservé, mais passionné aussi et tourmenté. Plus tard, il donnait suite à ses bonnes fortunes sans remords, toutefois « penaud », prétend Isabelle Rivière, quand elle le morigénait. Une femme l'aborde dans la rue, le suit jusqu'à sa porte, c'était une chanteuse. Elle avait, dit-il, un « petit corps droit comme un sifflet ». La liaison se prolongea quelque peu. Il lui écrivit : « Je voudrais que notre amour ne soit rien de plus... qu'une rapide partie de plaisir. » Elle se nommait Henriette. Une autre lui jette un billet, depuis un balcon et, avoue-t-il, tout de suite « le mal est fait ».

Isabelle Rivière assure qu'il veut chaque fois élever sa conquête jusqu'au « plus haut amour », sauver une âme, vainement. Avec celle qui lui fit imaginer la Valentine du *Grand Meaulnes*, qu'il écrit au même moment, il eut une autre liaison, longue et surtout agitée à souhait, comme d'ordinaire quand il ne s'agit pas d'un amour désincarné. « Il y avait en elle, dit-il, quelque chose d'enfantin et de tragique qui me passionnait. » Il écrivait à sa sœur que cette Jeanne lui disait : « J'ai tout sacrifié, tout quitté pour vous », et confessait qu'il éprouvait lui-même « un attachement violent ». C'est à celle-ci qu'il disait : « Je n'oublierai jamais une émotion qui m'a bouleversé... Ma toute grande, mon beau petit, ma petite madone à la haute coiffure, mon ange aux grands yeux, mon ange au fin sourire... Pauvre tête perdue que j'ai tant aimée... » Elle retournait auprès d'un autre, lorsqu'elle en était avec Henri au creux de la vague,

mais lui, chaque fois, lui revenait, tout en se souvenant dans les larmes, paraît-il, de la sylphide de 1905 : « Il ne faut pas croire que j'aime quelqu'un d'autre... Il y a six ans ! »

Isabelle Rivière ne semble pas se douter, dans sa vertu, que cette nostalgie d'un amour pur s'accommode fort bien d'autres liens très forts, qu'on peut jouer sur les deux tableaux, surtout quand on écrit des romans ou des vers, c'est pain bénit. Elle-même, transformant son frère en amoureux inconsolable et presque fidèle, quoique jamais couronné, ne quitte pas la poésie et le roman. Inutile de parler de passion incestueuse, comme on n'a pas manqué de le faire, car il faut être à la mode. Il suffit d'être une nature candide.

Plus subtilement, on a suggéré une certaine « incertitude sensuelle » chez Jacques Rivière, qui aurait « cherché » Alain-Fournier en épousant sa sœur, de même que celle-ci aurait « cherché » son frère en acceptant pour mari son inséparable ami. Ces propos, rapportés par Copeau dans son *Journal*, furent ceux, il est vrai, de la plus intime ennemie d'Isabelle Rivière, l'actrice célèbre, brillante certainement (le contraire d'Isabelle Rivière), fantasque, exigeante, que jusqu'à son dernier jour on devait désigner par l'un de ses prénoms : Simone (née Benda). Elle a écrit qu'Isabelle, en proie à un « curieux fanatisme », aurait voulu donner à son frère « une sagesse d'enfant de chœur ». À ses yeux, il fut plutôt « un petit archange passionné ».

La passion d'Henri Fournier ne fait aucun doute, (« mon immense amour », confiera-t-il à Marguerite Audoux, un mois avant de mourir), l'amour tumultueux de Simone non plus, ce qu'Isabelle ne put jamais admettre. Simone avait divorcé de l'acteur Le Bargy, était remariée avec un Casimir-Perier, Claude, dont le père avait été président de la République six mois, qui lui-même s'essayait à la politique, et dont le jeune Henri était secrétaire, sur la recommanda-

tion de Péguy (lequel lui proposa aussi d'être secrétaire d'Émile Ollivier). Ce fut son premier et seul emploi régulier, hors l'armée, s'entend.

Simone était plus âgée que lui de quelques années, six ans, dit-elle. Je crois que c'était neuf. Julien Green, discret témoin de tout ce qui nous occupe ici, la rencontra bien après. Il dit qu'il fut ébloui par la verve de « cette femme connue pour son intelligence », qu'elle « racontait à ravir », et aussi qu'elle savait écouter « à merveille » (comme Gide, dit-il ailleurs). Il avait noté « avec ravissement » dans son *Journal* de 1929 les propos de Simone sur le combat que doit mener une actrice avec son public, « belles phrases au vitriol ». Femme d'autorité, sûre d'elle, femme libre aussi : « De quoi avez-vous peur ? L'enfer n'existe pas », c'est ce qu'elle dira un jour à Green, qui était d'un avis différent. Il assure qu'à la fin de sa vie, qui fut extrêmement longue, « tout lui était devenu égal ».

Elle prétendra que, dans les premiers temps, elle n'avait pas imaginé qu'un si jeune homme pût s'intéresser à « l'aînée que j'étais » : elle aurait reçu d'Alain-Fournier des invites, peut-être respectueuses, mais claires. Pour Isabelle Rivière, ce fut un enfant désarmé que violenta une gourgandine, victoire du péché, et de l'adultère, dont toute la faute incombait à cette femme abusive. On sait ce que valent les comédiennes, au maquillage « agressif ». Elle disait à son frère, raconte-t-elle : « Mais elle te cherche, pauvre innocent. » Il ne s'était douté de rien, et maintenant, dit-elle, « il a peur ».

Fin 1912, Simone était en Amérique, baronne de Schomberg dans une pièce anglaise où elle trouvait « l'occasion d'une création pimpante, infiniment spirituelle, où elle joue la grande coquette » (*L'Illustration*, 4 janvier 1913). Elle revint en Europe, et c'est au printemps de 1913 que Henri Fournier succomba, alors que *Le Grand Meaulnes* était achevé,

de sorte qu'on ne saurait y chercher une quelconque présence, ou inspiration, de Simone, contrairement à ce que dit le *Journal* de Jean Cocteau.

Plus juste, sans doute, ce que celui-ci raconte dans *Portraits-souvenir* : « Avons-nous ri ensemble ! À Trie-Château, propriété de campagne des Casimir-Perier, je me rappelle un séjour où les fous rires se prolongeaient et reprenaient, et nous brisaient les côtes, et nous donnaient des crampes, et nous obligeaient à nous asseoir sur les marches de l'escalier avant de rejoindre nos chambres. Alain-Fournier publiait *Le Grand Meaulnes*. Simone dirigeait ses rêves de myope. » Quand ces rêves furent réalité, Simone lui écrivit : « Es-tu heureux, ma joie, as-tu vécu un beau jour mon cher bien-aimé, tu m'as apporté tout ce que j'attendais, tout ce que j'appelais de tant de larmes, d'heures sombres, de jours passés sans soleil. Je suis à toi du fond de moi-même tendrement. »

Depuis le 22 mars précédent, elle « triomphait », comme on dit, dans *Le Secret* de Bernstein aux Bouffes-Parisiens. Fournier écrira peu après dans une lettre : « Elle ressemble bien à son rôle du *Secret*, elle veut que les gens qu'elle aime soient heureux par elle, et non autrement. » Or le rôle de Simone, dans cette pièce qui n'est pas sans mérites, lui faisait dire : « Je suis une méchante femme. »

Tyrannique, dissimulé, ce personnage détruit savamment tout bonheur qui passe à sa portée. Sans doute la réflexion d'Henri Fournier concerne-t-elle les manœuvres de Simone pour faire éditer *Le Grand Meaulnes* par Émile-Paul, et le pousser au Goncourt. Qui a lu *Le Secret* se demande pourtant si son jeune amant n'en a pas dit plus qu'il ne voulait, mais qui s'intéresse encore à Bernstein ? (Je me trompe : « On parle du *Secret*. Les deux premiers actes excellents, le dernier inutile, nuisant à la pièce », *Journal* de Julien Green, 1986.)

La Petite Illustration, qui était en honneur dans bien des

familles bourgeoises, publiait surtout des pièces de théâtre à succès, illustrées de scènes photographiées. Nous pouvons y reconnaître ainsi, le 29 novembre 1913, donnant la réplique à Victor Boucher qui, lui aussi, fera belle carrière, Mme Simone dans des robes entravées jusqu'aux chevilles, sans formes, assez courte sur pattes. On la retrouve au dernier acte entre les bras de son mari qui pardonne, l'un et l'autre, dit le texte, « pleurant, grelottant, tout pauvres », ce qui n'est pas d'un grand style.

Le 29 mars précédent, *L'Illustration* avait déjà consacré deux pages à la pièce de Bernstein, que « toute la presse a saluée de ses enthousiastes éloges ». Quant aux acteurs, « on les a acclamés ». Le dessinateur J. Simont¹ a représenté Mme Simone dans une scène pathétique, où celle qu'elle incarnait avec tant de vérité fait l'aveu de sa perfidie : « une femme méchante, spontanément et foncièrement méchante, envieuse, jalouse... » dit le commentateur. Isabelle Rivière ne verra pas autrement la frivole amie de son frère, curieuse alchimie, partielle explication peut-être. Dans la même revue, à la page suivante et en vis-à-vis, coïncidence, un portrait en couleurs et en pied du « Nouveau Cyrano » : Le Bargy, premier mari de Simone. Ceux que nous cherchons à faire revivre ont eu ces images sous les yeux. Qu'en pensaient-ils ?

Aux Bouffes-Parisiens, Isabelle et Jacques Rivière avaient une loge, dès le début du mois de mai : ils sauront vite ce qu'il en est du *Secret* et des liens du « petit jeune homme » et de la redoutable comédienne, à qui il écrivait : « Ma tendre amie, ma belle jeune femme aimée, mon tendre amour, mon

1. On ne dira jamais assez la qualité des illustrations de Simont, pour les romans de Gaston Leroux, *Le Mystère de la chambre jaune* et *Le Parfum de la dame en noir*, ces deux chefs-d'œuvre, publiés en 1907 et 1908 en supplément par *L'Illustration*. On y voit comment on était vêtu, et élégant, au temps du *Grand Meaulnes* et d'Yvonne de Quièvre-court ; et *Le Glandier* ressemble étonnamment au « Château perdu ». Tout sert à qui sait voir.

amour... Je ne puis sortir de ce bonheur qui m'étouffe... Tu es ma femme, ma chérie, ma bien-aimée, ma beauté, mon oiseau charmant, mon cœur, mon tendre cœur, ma vie, ma gloire... Je me souviens de ce gonflement de cœur, de cette terrible émotion ! Et maintenant je pense, avec le vertige, que bientôt, de nouveau, je serai contre toi, dans toi... Je ne demande qu'à me donner tout entier sans cesse, interminablement à toi... Donne, donne ta bouche, donne ton corps, donne ton plaisir. » (Réminiscence de Mélisande et de Pelléas, quand ils vont être frappés à mort ?) Et elle : « Je te désire et je meurs sans toi... Je veux t'avoir longtemps, longtemps dans mon lit après que tu m'auras caressée et brisée... » Lui encore : « Soif d'elle n'est pas assez dire, j'avais besoin de sa venue pour vivre... Ma femme, ma passion, ma grande beauté, mon désir, toute ma tendresse, toute ma volupté, quand de nouveau me prendrez-vous dans vous ? » Plus simplement, elle dira : « Le bonheur était devenu mon partage. »

En contrepoint, Isabelle Rivière compose sa thèse : ce fut pour son frère « une saison en enfer ». Il avait cédé aux provocations d'une femme entourée du « halo magique » du théâtre, qui se montrait avec des « éclairages savants, des robes merveilleuses ». Simone va jusqu'à l'appeler « son amant », et ce mot paraît à Henri « impudique », il en souffre. D'abord, « emporté, roulé dans cette atmosphère surexcitante, énervante, il ne sait plus très bien où il est, il a l'impression d'être aspiré, ou poussé vers je ne sais quoi ». Ensuite, il est prisonnier de sa conquête, « accablé », malgré lui « englué dans l'adultère », connaissant les « remords amers » que procure toute « aventure de mensonge et de trahison ». Elle avait cependant reçu de son frère une lettre datée du 26 juin 1914, et qui lui disait : « Nous regrettons beaucoup que tu n'aies pas été du côté de Dieppe sur la côte aux environs d'ici. Nous aurions été toute la journée avec toi,

soit que nous t'ayons emmenée à Trie, soit que nous ayons pêché des crevettes avec vous. Ici la vie est si calme qu'il y a peu de chose à raconter. Nous sommes seuls *tous les jours* sauf le dimanche. Je travaille dans le parc. Elle lit ou elle dort près de moi, dans un paysage qui est très exactement *la Vallée heureuse...* »

D'autres diraient qu'il couche avec la femme de son patron, et n'en paraît pas gêné, le trio prenant ensemble des vacances, voyageant ensemble, avec la voiture et le chauffeur du maître de maison. « Les Perier ont été comme toujours exquis avec moi », écrivait Henri à sa mère. En août 1913, à Cambo, dans la villa des Perier, il dit être « heureux autant qu'on peut l'être », et connaître « une grande paix ». Parfois, la pensée de Rostand, dont la villa *Arnaga* est toute proche, l'inquiétait : Simone n'avait-elle pas été sensible à la gloire de l'illustre auteur ? Le rassuraient les lettres amoureuses qu'il recevait d'elle. Il en était d'autres, qu'ils échangeaient, lettres « officielles », parfois à double entente, propres à berner le mari. Elle : « Je vous remercie d'avoir cette bonté de travailler pour moi, de m'aider si parfaitement dans mon travail... » Lui : « Veuillez agréer, chère madame, mes sentiments très reconnaissants pour tant d'heures aimables passées sous votre dictée. » Il est vrai que Claude Casimir-Perier avait, de son côté, « un lien navrant », une certaine Fernande, assure Simone.

Son livre de souvenirs, *Sous de nouveaux soleils*, bien plus tard relatera une histoire touchante, presque innocente. Ce serait involontairement, et au long des mois, que serait né l'amour entre elle et ce garçon qui avait « le menton d'un enfant et la tournure d'un prince ». Il y eut d'abord de lentes promenades dans un parc : « Je découvrais ses vertus de cœur et d'esprit autour de mes pelouses ou dans les allées du parterre, à midi, étourdie par le parfum des tubéreuses et du jasmin. Oui ! Ce fut au milieu de ce tendre paysage... »

Mauvaise littérature (qui fut célébrée en son temps par *la critique*) et effets de l'horticulture sur une dame esseulée. Pour Simone, en dépit de son âge, ce fut un premier amour, et pour tous les deux « tant de jours et de nuits où nous étouffions de bonheur », le fantôme de Mlle de Quièvrecourt réduit aux « phantasmes de sa dix-septième année ». On conçoit l'indignation d'Isabelle Rivière, d'autant que sa mère finira par s'enticher de Simone, qu'elle sembla préférer à sa propre fille. Celle-ci avait entretenu d'abord de bons rapports avec la maîtresse de son frère : « Fais-lui beaucoup d'amitiés de ma part... » (lettre du 1^{er} août 1914). À la mobilisation, Simone promet de recopier toutes les lettres qu'elle recevrait d'Henri, pour les envoyer à Isabelle. « Elle a été admirable. Je voudrais que tu l'aimes beaucoup. Nous nous sommes promis de nous marier après la guerre » (4 août 1914).

Simone était capricieuse, enfant gâtée, on le veut bien, comme il est malaisé de ne l'être pas, pour une actrice adulée. « À minuit elle veut aller au bois, puis change d'avis... Tout est regret, tout est chagrin, tout est déception dans son amour. » Ainsi devait se plaindre le jeune Henri à sa sœur, toute prête à compatir. À Simone elle-même, il écrivait : « Rien que ces deux derniers jours : vous avez pris un taxi avec Bernstein et il vous a confié ses amours. Son projet de pièce, vous l'avez admiré avec cette vaine passion... La même ardeur et le même enthousiasme vous les avez donnés à Curel jusqu'à l'embrasser, jusqu'à le faire pleurer. Et si votre mari même est avec vous, vous lui rappelez le temps où vous vous coiffiez, à la campagne, d'une certaine façon rien que pour lui plaire. À votre corps non plus je ne peux penser sans détresse. J'arrive et je vous trouve deminue. Est-ce que votre poitrine n'est pas rien qu'à moi comme vous le dites que le sont vos lèvres ? L'un veut que vous vous déshabilliez autant qu'il sera possible sur le théâtre. Et

l'autre admire votre dos ou vos seins. Vous laissez à Claude le soin de ramasser votre linge que vous avez quitté devant lui. Est-ce que l'amour n'enseigne pas la pudeur, même à ceux qui jusque-là l'ont comptée pour rien ? »

Une femme toujours un peu sur les planches, jouant un rôle, le déclamant, naturelle seulement à certains moments, dans sa loge « comptant pour rien » sa pudeur, faisant l'essai de ses charmes, en représentation dès qu'il y avait un public à séduire, et même aux pires heures. Dans *La Fin d'un monde*, délicieux livre de Julien Green¹, on aperçoit Simone en juin 1940, dans la déroute à Bordeaux, qui « murmure d'une voix de conspiratrice qui doit être entendue au poulailler : — Si on donnait nos fifrelins à Julien Green, il peut s'en aller comme il veut, lui ! » Insupportable créature, mais peu avant de mourir, Alain-Fournier avait dit de Simone : « Quelqu'un que j'aime plus que tout au monde. »

Isabelle Rivière ne semble pas soupçonner que tous les défauts sont pardonnés quand les retrouvailles sont vives, qu'ils peuvent même en être le piment. Elle se scandalise quand Simone devient la maîtresse de François Porché, qu'elle épousera, si vite après la mort d'Henri, dans la guerre. Isabelle avait le cœur trop pur pour concevoir ces successions rapides, de même qu'elle restera persuadée de « l'infini respect » de son frère pour « l'acte d'amour, que rend sacré la pensée du but véritable : l'enfant ».

*

Elle avait fait elle-même, en 1909, un mariage d'amour, « amour heureux », dit-elle, en tout cas ce qu'on appelle à cette époque un mariage *d'inclination*, c'est-à-dire que les deux familles n'y étaient pour rien. L'opposition du père de

1. Éditions du Seuil, 1992.

Jacques Rivière, médecin et notable à Bordeaux, n'admettant pas d'avoir pour bru la fille d'instituteurs, « qu'on ne présente pas », selon son mot. D'autant qu'il était veuf, remarié, et qu'une redoutable belle-mère sévissait. On dirait un roman de Mauriac dans ses jeunes années, un chapitre détaché de *Préséances*.

Comme Mauriac, Rivière avait fui Bordeaux, mais d'abord avec plus de chance : pas de temps perdu dans des salons littéraires, il avait trouvé place très tôt dans le groupe naissant de la *NRF*. Dès 1910, il était invité par Gide à Cuverville, où il séjourna avec sa femme. Était-il doué pour le mariage ? Ses *Carnets* sont révélateurs : « La seule idée que j'avais une femme me plongeait dans un continuel étonnement... Il y avait quelque chose en moi, dans le temps même où je recevais sa chère influence, qui la refusait doucement, et cherchait avec égarement d'autres délices. »

Succédant à Pierre de Lanux, il sera secrétaire de la *NRF*, dont le comité de direction se composait alors de Ruyters, Copeau et Schlumberger. En 1912, Jacques Copeau devint directeur, Rivière toujours secrétaire, et très efficace : « Adresser tout ce qui concerne la rédaction à M. Jacques Rivière », c'est ce qui était dit dans chaque numéro. Gaston Gallimard prospectait et négociait, et s'occupait des premiers livres édités sous le couvert de la *NRF*. Le 17 décembre 1912, il avait épousé Yvonne Redelsperger.

Ce qui caractérisait Jacques Rivière, c'était l'intelligence, la culture, la sensibilité, et peut-être plus que tout l'honnêteté. Très honnêtement, il confiera bientôt à sa femme qu'il est épris d'Yvonne Gallimard, et dans son roman *Aimée* qui s'inspire de cet épisode curieux, Gaston Gallimard paraît sous le nom de Georges Bourguignon. « Amour fou », a-t-on dit. Prisonnier en Allemagne, à l'annonce que Gaston Gallimard est malade (il fit d'abord semblant, pour n'être pas soldat), Rivière rêve qu'il pourrait mourir, et en

JOSÉ CABANIS

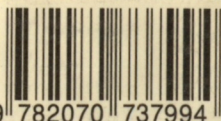
Dieu et la NRF

1909-1949

Il y eut un Port-Royal du VII^e arrondissement. Rue Monsieur, les Bénédictines du Saint-Sacrement perpétuaient la vie recluse et le plain-chant grégorien, remis en honneur dans ce qui subsistait du Temple, après la Révolution, par Louise-Adélaïde de Bourbon-Condé. Déjà Huysmans avait admiré les voix de ces moniales, quoique estimant qu'elles « roucoulaient un peu ». On vit bien des écrivains et des artistes rue Monsieur, durant la première moitié de ce siècle. François Mauriac fut du nombre, et depuis la NRF qui était proche, vinrent aussi Jacques Copeau, Du Bos, Ghéon, Rivière. C'est que ce Port-Royal avait son Saint-Cyran, également austère mais d'une orthodoxie à toute épreuve, l'abbé Altermann, converti devenu convertisseur, qui officiait le dimanche. Il confessait, conseillait, dirigeait, on ne résistait guère à son zèle et à son autorité. En voisin, rue Vaneau, Gide put observer cette contagion dont il se protégea sans peine, qui soulevait l'irritait. L'abbé Altermann et Gide se rencontrèrent, sans se convaincre bien entendu, mais paraissant s'estimer, petit dialogue entre le Diable et Dieu, courtois pour une fois.

On découvre la progression de la Grâce dans ce milieu de la NRF où rien ne la favorisait, marche surprenante au point qu'on pourrait se demander si cette revue brillante ne fut pas fondée, dans le plan de Dieu, pour que la fille de Copeau et la fille de Rivière finissent au couvent une vie de sacrifices et de prières, portant obscurément témoignage loin du VII^e arrondissement, au-delà des mers et jusqu'à Madagascar. Il est vrai que Rivière et Copeau eurent aussi chacun un fils qui fut religieux, prêtre, et estima s'être fourvoyé. Les voies de Dieu sont impénétrables, dit-on.

J. C.



9 782070 737994



94-III A 73799 ISBN 2-07-073799-3

125 FF tc